

Au sommet du donjon, la sonnerie de ralliement continuait à retentir, plus âpre, plus précipitée.

Des bandes de villageois, vieillards pliant sous le fardeau de leurs objets les plus précieux, femmes portant dans les bras leurs derniers nés et jetant des regards d'angoisse vers l'endroit où l'on apercevait l'ennemi, se dirigeaient en toute hâte vers la citadelle.

Ils se hâtaient, poussant leurs troupeaux devant eux. Quelques-uns, aiguillonnant les bœufs attelés à des chars où était entassé tout ce qu'ils possédaient, se détachaient de la masse, afin de trouver plus vite un abri derrière les remparts de la tour.

Une foule tumultueuse, effarée se pressa bientôt sur le pont-levis devenu trop étroit.

Martin comprit que si les chevaliers anglais, brisant la résistance des vétérans commandés par Morsford, reprenaient leur galop, ils feraient un véritable carnage parmi ces malheureux.

Qui sait s'ils ne pourraient même pas s'introduire dans la citadelle à la faveur du tumulte ?...

Il fit donc sortir par la poterne la moitié des hommes qu'il lui restait et les fit poster à quelque distance, prêts à tout.

Chose assez impressionnante au premier abord, un moine était parmi eux. C'était le héros du couvent revenu s'enfermer parmi les défenseurs de la tour... C'était frère Jacques.

Il avait demandé à les accompagner, afin de donner l'absolution à ceux qui succomberaient, avait-il prétexté.

Un énorme crucifix semblait en effet justifier son rôle pieux : mais une solide hache d'armes suspendue à sa ceinture, les larges manches de bure de sa robe retroussées pour ne pas être gêné, et laissant apercevoir ses bras musculeux, autorisaient à croire chez lui à des sentiments moins évangéliques.

Ses yeux brillants interrogeaient l'horizon.

Mais il n'apercevait qu'un nuage de poussière formé par les foulées des cavaliers anglais se ruant avec frénésie sur le carré des Écossais.

Martin, remonté sur le donjon après avoir donné ses ordres à ses auxiliaires, tournait avec anxiété ses regards de ce côté.

Leurs braves compagnons résistaient-ils encore ?

Sans doute, puisque les cavaliers ennemis n'avaient pas poursuivi leur chemin.

Mais combien d'entre eux étaient encore debout ?...

Puis, le gros des forces ennemies n'allait-il pas arriver à la rescousse et faire des martyrs de cette poignée de héros ?

N'y tenant plus, il ordonna à un de ses chefs de bastion de se porter à leur secours, tandis que les autres activaient la rentrée des villageois...

Frère Jacques n'appartenait à aucune escouade.

L'attendre dans l'inaction au dehors de la forteresse, il demanda à faire partie du détachement de secours qui allait partir.

Et il se plaça au centre, ayant laissé cette fois le crucifix pour la hache d'armes.

Le chef des cavaliers vit arriver ce nouveau détachement.

Et tandis qu'il détachait en arrière une estafette pour presser l'infanterie et se hâter, il envoya une partie de ses forces couper la route aux nouveaux arrivants.

Le commandant de la forteresse put apercevoir alors le carré écossais, encore debout et compact, mais réduit.

— Braves cœurs ! murmura-t-il.

Les réfugiés étaient à ce moment presque tous à l'abri derrière les remparts... Il fit donner le signal de la retraite.

Ce signal, lancé par toutes les trompettes réunies, répété par celles du détachement de secours, arriva aux oreilles de Morsford, le chef mis à la tête de cent hommes expédiés afin d'arrêter les cavaliers.

— Camarades ! lança-t-il, nous avons montré, à ces coureurs de grandes routes, ce que valaient les highlanders ; mais nous pouvons maintenant retourner sans honte au fort où l'on nous rappelle.

— Archers ! une nouvelle bordée de vos flèches ! Piqueurs ! en retraite sans rompre vos rangs !

Et, pareil à une muraille vivante, le carré écossais commença à se mouvoir, à reculer lentement son quadruple front hérissé de piques.

Le soleil, glissant sur les pointes luisantes, n'y faisait plus miroiter les blanches lueurs de l'acier, mais les pourpres scintillements du rubis aux reflets de sang...

Les archers rentrés au centre du carré après leurs premières salves, lançaient presque à bout portant, sur les partisans anglais, leurs dernières flèches.

Et l'héroïque petite cohorte continuait à reculer, obéissant à l'ordre venu de la tour, semblable à l'ancienne phalange macédonienne contre le quintuple rang de laquelle s'était brisée, au temps d'Alexandre le Grand, la cavalerie des barbares.

Les Anglais ayant divisé leurs forces étaient incapables de s'opposer à son mouvement rétrograde.

Le gros des troupes ennemies, averti de l'arrivée des renforts écossais, faisait bien force de marche afin d'arriver à temps sur le théâtre de l'engagement.

Mais sa cavalerie, espérant avoir facilement raison des cent hommes expédiés par Martin, avait pris trop d'avance et la distance qui les séparait était considérable.

De son côté, le détachement au premier rang duquel se trouvait frère Jacques avançait rapidement afin de soutenir Morsford.

Le choc entre les guerriers qui le composaient et les cavaliers détachés contre eux, fut terrible.

Frère Jacques pouvait enfin en découdre.

Avec un « alleluia » de joie frénétique, il leva son bras énorme ; et d'un seul coup, sa hache ouvrit en deux la tête d'un cheval qui s'abattit comme une masse écrasant son cavalier.

Un véritablement halètement de soufflet de forge, indice de satisfaction puissante enfin réalisée, souleva la poitrine athlétique du moine.

Et broyant l'Anglais resté à terre, sous sa large sandale, il passa à un autre, donnant enfin libre carrière à sa nature mal endormie jusqu'alors par les oraisons du cloître, renouvelant instinctivement les épopées des moines-soldats du moyen-âge.

Et les Anglais s'écartaient de devant ce religieux à la carrure effrayante, et qui semblait avoir véritablement le diable au corps.

Il était Écossais avant tout, et il le montrait à ceux qui tentaient de venir asservir son pays !

Malheureusement le détachement commandé par Morsford continuant son mouvement, malgré le redoublement d'efforts de ses adversaires, allait opérer sa jonction... malheureusement pour frère Jacques, car la bataille allait à ce moment cesser à peu près.

En effet, quand les Écossais furent réunis, ils commencèrent à reprendre ensemble la route du fort.

Leurs adversaires, après quelques nouvelles et infructueuses attaques, ne tardèrent pas à renoncer à la lutte.

Ils n'avaient pas réussi à empêcher l'entrée, dans la citadelle, de la longue foule qu'ils avaient vue de loin se presser à sa porte, sans pouvoir se rendre compte s'il s'agissait de renforts... ou bien de malheureuses créatures sans défense.

Ils n'avaient pas même pu avoir raison de la poignée d'hommes envoyée à leur rencontre.

Il valait donc mieux ne pas laisser les flèches et les piques écossaises faire de nouvelles victimes dans leurs rangs.

Car si au centre inentamé du carré commandé par le brave lieutenant de Martin, les Highlanders emportaient leurs morts et leurs blessés, plus d'un cavalier anglais était aussi couché pour jamais sur le sol.

Les deux détachements rejoignirent bientôt la tour d'Avenel.

L'investissement de la forteresse était imminent, à en juger par le nombre considérable des ennemis dont la ligne se dessinait maintenant avec netteté, et il serait sans doute bientôt effectué.

Tandis qu'on en avait le temps encore, on creusa rapidement une longue fosse sous le bosquet où reposaient déjà les braves frappés à mort lors de l'assaut tenté par le duc d'Artwel.

Et les héros qui venaient de tomber, dignes de leurs aînés, — leurs aînés dans le trépas, — y furent couchés à côté de ceux qui les y avaient glorieusement précédés.

Frère Jacques, dépoignant son appareil guerrier et revêtant l'étole, reprit pour un instant le ministère sacerdotal, le rôle de chapelain pour lequel il s'était fait déléguer par son prieur au milieu de la garnison.

Et de sa voix pleine et sonore, avec une pointe d'émotion, il récita sur leur tombe les prières des trépassés.

Lentement, gravement, il aspergea ensuite la terre, sous laquelle ils reposaient, de l'eau sacrée.

On sentait qu'il n'accomplissait par là une tâche banale car son visage avait pris une expression nouvelle.

Une délégation du détachement auquel appartenaient ces martyrs de l'indépendance planta, sur la terre qui les abriterait désormais, une croix façonnée à la hâte.

— Qu'elle vous protège, chers compagnons d'armes ! prononça le moine en étendant la main.

Martin s'avança sa tête blanche auréolée par l'éclat du soleil.

— Adieu, camarades ! dit-il d'une voix solennelle. Vous nous avez montré comment on fait son devoir ; nous n'oublierons pas votre exemple. Et s'il plaît au Ciel, nous vous vengerons ! Adieu ! Adieu !...

Et il reprit à pas lents le chemin de la forteresse, suivi de ses soldats et de quelques-uns des paysans qui avaient demandé à assister aux obsèques. Le moine les accompagnait.

Il avait relevé sa grosse tête dans laquelle circulait un sang vigoureux, et il la tourna vers les ennemis dont on apercevait au loin la masse grossissante. Martin et ses lieutenants tournèrent aussi leur regard de ce côté.

Puis ils fixèrent une dernière fois le bosquet sous les ramures duquel reposaient pour l'éternité leurs compagnons tombés au champ d'honneur.

Et ils rentrèrent dans la citadelle dont le pont-levis se releva derrière eux. Ils allaient s'apprêter à venger les morts.

VIN MORIN "GRESO-PHATES" EST PRÉCONISÉ CONTRE LA GRIPPE, CATARRHES PULMONAIRES, TOUX OBSTINÉES, RHUMES OPINIÂTRES, ETC.

Agents pour les États-Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 21 Central Wharf, Boston, Mass.